

Ste Claire d'Assise :

I Sa vie

En 1194 : naissance de Claire Offreduccio di Favarone.

Son père est un noble, un chevalier, comme l'étaient ses ancêtres et ceux de son épouse. La société d'alors se divise en 3 catégories de personnes : ceux qui prient (les moines), ceux qui se battent (les nobles) et ceux qui travaillent (les autres). Une sorte d'échange de services, en somme... Cet « équilibre » sera bientôt rompu.

La figure de la mère de Claire mérite qu'on s'y arrête un peu, car son influence fut grande sur sa fille :

« Sa mère, Ortolana, qui devait faire éclore au jardin de l'Eglise cette petite plante aux fruits nombreux, était elle-même extraordinairement riche en fruits savoureux : bien que mariée, bien que maîtresse de maison, elle prenait en effet le temps d'assister aux offices et de pratiquer les œuvres de charité ou de dévotion. C'est ainsi par exemple qu'elle entreprit un pèlerinage au-delà des mers et visita les lieux sanctifiés par le passage de l'Homme-Dieu ; elle eut le bonheur d'en revenir saine et sauve dans sa patrie. Elle s'en fut de même prier au sanctuaire de l'archange Saint Michel et visita avec piété le tombeau des Saints Apôtres à Rome.

Que dire de plus ? On connaît l'arbre à ses fruits et les fruits sont une garantie de qualité pour l'arbre qui les donne : la grâce divine n'était si abondante dans la racine que pour produire dans le jeune rameau qui en sortirait l'exubérante richesse de la sainteté.

Enceinte et près de son terme, Ortolana pria un jour dans une église devant le crucifix et demandait la grâce d'une délivrance heureuse, quand elle entendit une voix qui lui disait : "Femme, ne crains rien, car tu enfanteras sans danger une lumière dont le rayonnement fera resplendir davantage encore la clarté du jour elle-même!" Sur la foi de cet oracle, Ortolana voulut qu'au baptême on appelât Claire l'enfant qui naissait à la vie de la grâce, dans l'espoir qu'elle brillerait plus tard, d'une façon ou d'une autre, selon le bon plaisir de Dieu, de la clarté promise dès avant sa naissance. » (Thomas de Celano)

Sa mère se prénomme *Ortolana*, ce qui signifie *jardinière*. Alors qu'on était friands de jeux de mots et que la signification des prénoms avait beaucoup plus de poids qu'aujourd'hui, on peut supposer qu'on a du comparer Claire et ses 2 soeurs à de petites pousses dont Ortolana prenait soin. Ceci peut expliquer l'expression qui vient spontanément aux lèvres de Claire quand elle doit parler de sa relation à François : elle est sa *petite plante* et lui le *jardinier* qui continue de faire croître et fructifier le jardin qu'avec ses Sœurs elles constituent. (cf. Testament)

Sa mère est une femme de prière, qui n'hésite pas à se rendre en divers lieux de pèlerinages, malgré les dangers de chemins, en un temps où les femmes de la noblesse voyageaient peu et vivaient entre elles, dans de sortes de « cloîtres domestiques », tandis que les hommes allaient guerroyer de par le monde. Elle n'hésita pas à se rendre jusqu'en Terre Sainte, comme en témoigne le 1^{er} témoin du procès de canonisation de Claire, Sœur Pacifica, qui fut souvent sa compagne de voyage.

Elle est aussi une femme de miséricorde qui tend volontiers la main aux plus démunis. Sa foi est celle d'une femme libre. A l'époque où on préférait recourir à l'intercession des saints, elle s'adresse directement au Christ à travers le crucifix, comme en témoigne l'épisode qui explique le prénom de Claire.

Claire est donc imprégnée de l'exemple de sa mère. Petite, elle prie déjà beaucoup, n'hésite pas à se priver de bonnes choses pour les faire porter à des nécessiteux, et porte sous ses vêtements raffinés une chemise de toile grossière, qui est déjà comme une distance avec la noblesse de sa condition. Elle choisira finalement une voie plus radicale : non pas aider les pauvres et prier, mais devenir

pauvre par amour du Christ pauvre, et n'être plus que prière en Lui, comme on a pu dire de François qu'il n'était plus un homme de prière, mais *la prière faite homme*.

L'enfance de Claire fut aussi marquée par les troubles de la cité d'Assise. C'est une époque de bouleversements sociaux. Le Pape et l'Empereur ont chacun leurs territoires et leurs partisans, ce qui donne lieu à des affrontements périodiques. Mais on voit aussi advenir une nouvelle classe sociale : les bourgeois. Commerçants et artisans deviennent une force politique grâce à l'argent. Les nobles ont peu d'argent, ils possèdent des châteaux, des terres desservies par des paysans qui assurent leur subsistance en échange de leur « protection »... Une lutte de pouvoir s'installe. La classe montante se bat pour secouer le joug féodal et instaurer des communes libres. Nous sommes **en 1200 : Etablissement de la commune d'Assise et exil de la famille de Claire à Pérouse.**

Comme beaucoup d'autres, ils doivent se réfugier pour deux ans dans une ville voisine. François, fils d'un riche marchand d'étoffe et bouillant jeune homme plein d'idéal, participe avec enthousiasme aux affrontements. Ironie du sort, la noble et le bourgeois vont plus tard rejoindre ensemble la classe des sans-voix, les « mineurs », ce qui deviendra l'identité même de l'ordre : *Ils s'appelleront Frères Mineurs, ils se laveront les pieds les uns aux autres. (Règle de François)*

Il est intéressant de noter que par la suite, bien que tous deux soient vigilants sur toute forme de possession, François met davantage en garde ses frères contre l'usage de l'argent et Claire contre la possession de terres, cela même qui a permis à leur classe sociale respective d'exercer un pouvoir. C'est que la pauvreté franciscaine n'est pas d'abord une ascèse, elle est toute ordonnée à la relation. *Que nul Frère n'exerce un pouvoir sur qui que ce soit*, écrira François. C'est la minorité.

En 1206 : conversion de François.

Après 2 ans de tâtonnements, il quitte tout et se met au service des lépreux, prêche sur les places publiques, répare des églises abandonnées après avoir entendu le Christ lui dire : *Va, François, et répare ma maison qui, tu le vois, tombe en ruine !* Nous reparlerons plus loin de cet épisode. Un événement marquera un tournant dans sa vie, et probablement déjà dans celle de Claire, c'est le procès que lui fit son père, furieux de le voir ainsi déraisonner au point de mépriser l'argent : il lui réclame le fruit d'une vente de drap dont François voulait se servir pour aider les pauvres. Devant le tribunal de l'évêque d'Assise, François lui rend jusqu'aux vêtements qu'il porte et s'en serait allé tout nu si l'Evêque ne lui avait pas prêté son manteau. Un tel acte - de liberté pour les uns, de folie pour les autres - fait le tour de la Cité jusque dans la demeure cossue des Favarone. En ce temps là, la rumeur joue un grand rôle : ça bavarde dans la cour des dames, mères, sœurs, cousines, servantes... *Le parfum de la bonne renommée* est une expression qui revient dans les écrits de l'époque, y compris dans ceux de Claire. Pour la jeune fille le récit de agissements des 1^{ers} compagnons de François, dont son cousin Rufin fait partie, réveille ses aspirations les plus profondes. Elle leur fait plusieurs fois porter de la viande en cachette, et cherche à rencontrer cet homme dont on parle tant.

Elle entendit alors parler de saint François dont le nom était déjà célèbre : c'était lui l'homme nouveau, disait-on ; c'était lui qui par ses vertus vraiment nouvelles avait réinventé un moyen de sanctification que le monde avait laissé tomber dans l'oubli. Elle eut bientôt envie de le voir et de l'entendre. Elle était poussée en cela par le Père des Esprits dont lui comme elle, bien que différemment, avaient déjà perçu les premiers appels.

François, de son côté, impressionné par la réputation de cette jeune fille remplie de grâce, ne désirait pas moins la voir et lui parler. Lui qui ne rêvait que de conquête pour Dieu, lui qui avait été envoyé pour dépeupler le royaume de la terre, se demandait comment arracher au monde une si noble proie et la gagner à son Seigneur.

Il lui rendit visite, et elle vint souvent le voir. Ils prenaient bien soin de fixer les moments de ces rencontres de façon que personne ne pût se rendre compte du temps qu'ils consacraient ainsi à Dieu ou n'en fit le sujet de commérages tendancieux. C'est en compagnie d'une seule amie que la jeune fille quittait la maison paternelle pour aller à ces rendez-vous clandestins avec l'homme de Dieu dont les œuvres et la parole de feu lui semblaient dépasser toute mesure humaine. (ibid.)

En 1212 : fuite de Claire

La jeune fille est alors âgée de 18 ans. Pour l'époque, c'est largement le temps de prendre une décision ! De plus, elle est très belle. Sa famille la presse de se marier. Elle ne veut rien savoir et demande conseil à François :

La solennité des Rameaux était proche. La jeune fille était venue trouver l'homme de Dieu, lui demandant encore que faire et comment faire pour quitter le monde. Le Père lui ordonna de revêtir pour la fête ses plus beaux atours et d'aller avec tout le peuple à la procession des Rameaux, puis, dans la nuit qui suivrait, de sortir de la ville et de quitter les joies d'ici-bas pour entrer dans la Passion du Seigneur.

Le dimanche arriva. La jeune fille, radieuse dans ses vêtements de fête, se mêla à la foule des dames d'Assise et entra dans l'église. Il se passa alors un événement qui peut bien avoir valeur de présage : tandis que tous les assistants se ruaient pour recevoir les rameaux bénits, Claire, par discrète réserve, resta immobile à sa place. Mais l'Evêque qui officiait descendit les marches du sanctuaire, s'approcha d'elle et lui remit la palme entre les mains.

La nuit suivante, elle fit ses préparatifs pour obéir à l'ordre du saint et, dûment accompagnée, mit enfin à exécution le départ tant désiré. Ne voulant pas sortir par le portail habituel, elle choisit une poterne obstruée par un amoncellement de pierres et de branches, qu'elle dégagede de ses propres mains, avec un courage étonnant.

Laissant donc derrière elle sa maison, sa famille, sa cité, elle se rendit en hâte à Sainte-Marie de la Portioncule. Elle y fut accueillie à la lueur des flambeaux par les frères qui veillaient, en prières, autour de l'autel. C'est là que les frères lui coupèrent les cheveux et qu'elle abandonna entre leurs mains tous ses bijoux et ornements divers.(ibid.)

Une période de recherche s'ensuit. Claire veut suivre le Christ dans le sillage de François, mais comment incarner concrètement cet idéal ? Il la conduit tout d'abord dans un Monastère de Bénédictines, St Paul-les-Abesses, pour y être servante, comme il l'avait fait lui-même à une période de sa conversion. C'est là que sa famille tente de venir la récupérer. Si elle avait fait le choix d'y devenir religieuse, soit, ils auraient sûrement accepté, car les Abbayes de l'époque étaient aussi des sortes de puissances territoriales avec des paysans pour cultiver la terre. Au sein même des communautés on reproduisait un peu le système féodal avec les moines de chœur et les moines convers. Claire aurait pu y faire une brillante carrière d'Abesse. Mais suivre un va-nu-pieds et s'abaisser à servir sans aucun statut, ça non, c'est inadmissible ! Pendant plusieurs jours, ils la supplient, la menacent, usent de tous les arguments possibles et même de la force, mais la jeune fille se réfugie dans l'église, s'agrippe à l'autel et leur dévoile ses cheveux coupés. Cela met fin à leurs tentatives, car elle montre par là sa consécration à Dieu, ce qui signifie à l'époque qu'elle n'est plus sous la juridiction civile, mais sous celle de l'Eglise. Claire a d'ailleurs vendu sa part d'héritage et distribué tout le fruit aux pauvres. Elle est libre.

Elle ne reste pas longtemps en ce lieu. Elle se rend ensuite dans un autre Monastère, St Ange di Panso. On ne sait pas grand-chose de ce séjour, sinon qu'il dura quelques mois et qu'elle ne put y trouver la paix de l'âme, ce qui contraignit François à inventer une autre solution. Mais avant cela un événement réjouit le cœur de Claire : sa petite sœur Catherine, que François nomma Agnès, vient la rejoindre à St Ange. Cette fois, la famille est déchaînée !

Dès le lendemain, en effet, apprenant qu'Agnès avait rejoint Claire, douze hommes accouraient au monastère, fous de colère, quoique sachant bien dissimuler extérieurement leurs mauvais desseins. Ils demandent à entrer comme s'ils étaient venus dans un but pacifique, puis se désintéressant de Claire, dont ils avaient déjà désespéré de changer les dispositions, ils se tournent vers Agnès : "Toi aussi, disent-ils, pourquoi es-tu donc venue ici ? Allons, rentre vite avec nous à la maison !" Comme elle répondait qu'elle ne voulait pas se séparer de sa sœur, l'un des chevaliers, hors de lui, se précipite sur elle, la roue de coups de poings et de coups de pieds, la saisit par les cheveux et l'entraîne, tandis que les autres la poussent et l'enlèvent dans leurs bras.

Devenue ainsi la proie de ces lions déchaînés, la jeune fille qu'on ravissait à son Seigneur, criait : "Au secours, très chère sœur ! Ne me laisse pas enlever au Christ, mon Seigneur!" Mais ces pirates furieux entraînaient vers le sentier qui descend la montagne la jeune fille qui se débattait, lui déchiraient ses vêtements, jalonnaient leur course des cheveux qu'ils lui arrachaient. Alors Claire, toute en larmes, prosternée en prière, demanda pour sa sœur la grâce de rester persévérante dans sa décision et supplia la puissance de Dieu de se montrer plus forte que la violence des hommes.

Or voilà que, subitement, le corps d'Agnès tombant par terre paraît figé au sol et devient si lourd que plusieurs hommes, réunissant leurs efforts, sont incapables de la soulever pour lui faire franchir le petit ruisseau qui coulait par là. Des paysans accourent de leurs champs et de leurs vignes, essaient de prêter main-forte : rien à faire. Constatant l'impuissance de leurs efforts, ils tournent alors leurs plaisanteries vers le miracle lui-même : "Elle a dû manger du plomb toute la nuit ... Pas étonnant qu'elle soit si lourde!" Messire Monaldo, son oncle paternel, écumant de rage, voulait la tuer à coups de poings et levait déjà la main comme pour l'assommer, quand soudain une douleur atroce lui saisit le bras et continua de le faire souffrir bien longtemps.

La lutte n'avait que trop duré. On vit alors arriver Claire, qui supplia ses parents de cesser pareilles violences, de se retirer et de prendre en pitié la pauvre Agnès à demi-morte. Ils s'en allèrent, l'amertume au cœur, piteux de leur échec. Agnès alors se leva souriante, toute joyeuse d'avoir déjà pris sa part de la croix du Christ, pour qui elle avait livré sa première bataille, et elle se voua pour toujours au service de Dieu. Saint François lui coupa lui-même les cheveux et, comme à sa sœur, lui servit de guide dans la voie du Seigneur. (ibid.)

Que faire de ces deux jeunes filles bien décidées à ne rien posséder en ce monde par amour de Jésus ? François se résout alors à les installer à St Damien, une petite Eglise qui lui est particulièrement chère puisque c'est là que, les yeux fixés sur le crucifix, il a entendu le Christ lui demander de réparer son Eglise. Il a commencé par celle-là, puis plusieurs autres, abandonnées dans la campagne d'Assise. Claire raconte -on le lira dans son testament- que, debout sur les ruines de l'édifice, alors qu'il n'avait encore lui-même encore aucun compagnons, il criait à qui voulait l'entendre qu'il y aurait là, un jour, de saintes religieuses.

En quelques années, la petite fondation connaît un rayonnement extraordinaire. Cousines, voisines, amies de Claires, ses deux sœurs... Sa mère elle-même, une fois veuve, viendra les rejoindre ! Il faut dire aussi que l'Ordre des Frères Mineurs est en pleine expansion et rayonne dans plusieurs pays, colportant les louanges des « Pauvres Dames » de St Damien. On accourt de partout, certaines essaient de se rallier à cette façon de vivre en restant chez elles, des fondations surgissent un peu partout. Certains Monastères de Bénédictines passent même tout entiers à cette nouvelle réforme. Claire ne veut pas être l'Abesse, mais la servante de ses Sœurs, et c'est bien ainsi qu'elle exercera sa charge, travaillant toujours de ses mains ainsi que toutes les sœurs, quelle que soit leur origine sociale. Unanimes, les témoignages soulignent son humilité :

Puisqu'elle était elle-même la pierre d'angle et la pierre de base de son Ordre, elle tint à ce que, dès le début, tout l'édifice fût fondé sur l'humilité. C'est pourquoi elle promit obéissance à saint François et fut toujours fidèle à sa promesse. Trois ans après sa conversion, elle déclina le titre et la fonction d'abbesse, aimant mieux obéir que commander et préférant servir elle-même les servantes du Christ plutôt qu'être servie. Il fallut un ordre de saint François pour qu'elle reprît le gouvernement, charge qu'elle assumait avec tremblement et sans nulle vanité, charge qui était à ses yeux une contrainte, non une libération. En effet, plus elle était élevée en dignité, plus elle se considérait elle-même comme méprisable, plus elle mettait d'empressement à servir les autres, plus elle était effacée dans son comportement.

Jamais elle ne refusa les besognes réservées aux servantes ; la plupart du temps c'était elle qui versait l'eau sur les mains des sœurs, qui les faisait asseoir pour les servir et qui leur apportait leurs repas. Si elle donnait un ordre, c'était à contrecœur car elle préférait agir elle-même plutôt que de commander. Avec toute sa grande noblesse de cœur, c'était encore elle qui nettoyait, qui

lavait le matériel d'infirmier : besognes sales et mauvaises odeurs ne la rebutaient pas. Il lui arriva souvent de laver les pieds des sœurs qui revenaient du dehors, puis de les baiser. Un jour même, où elle s'apprêtait à accomplir ce rite, l'autre, ne pouvant supporter tant d'humilité, voulut retirer son pied mais en frappa malencontreusement la bouche de son abbesse ; alors Claire, reprenant avec une affectueuse douceur le pied de la tourière, lui imprima sur la plante même du pied un vigoureux baiser.(ibid.)

A cette douceur s'ajoute une attitude très maternelle. Certes, c'est une femme...mais rappelons-nous que François, qui insiste tellement sur le fait que personne sur cette terre ne doit être appelé « Père », rappelle souvent à ses Frères qu'ils doivent être des mères les uns pour les autres, et se communiquer leurs besoins en toute confiance !

La sainte abbesse ne bornait pas son affection à l'âme de ses filles : elle s'appliquait aussi avec une merveilleuse charité à soigner leurs corps. Durant les nuits d'hiver, il lui arrivait souvent de faire le tour du dortoir pour recouvrir celles qui s'étaient découvertes en dormant. Celles qui, malades, étaient trop faibles pour observer toutes les austérités de la règle, elle leur ordonnait de se contenter d'un régime plus modéré. Si l'une ou l'autre était victime d'une tentation ou en proie à quelque chagrin, elle l'appelait en particulier et prenait part à sa peine en pleurant avec elle et en la consolant. Elle se mettait parfois aux genoux de celles qu'elle voyait envahies par la douleur et leur prodiguait ses caresses maternelles pour alléger leurs chagrins.

De tout cela, ses filles lui savaient gré. Elles lui témoignaient en retour beaucoup de tendresse. Elles l'aimaient comme une mère, la vénéraient comme supérieure, suivaient ses traces car elle était leur maîtresse de perfection, et elles admiraient en elle tous les trésors de sainteté dont Dieu l'avait comblée.(ibid.)

Une autre caractéristique de Claire est l'intensité de sa prière. Elle y puise la joie dont elle rayonne toujours. Plusieurs Sœurs affirment avoir vu son visage resplendir de clarté au sortir de sa contemplation. Très tôt malade - c'est qu'elle ne se ménageait pas beaucoup, mangeait peu et veillait souvent -, elle garde dans sa cellule le Saint Sacrement dans un petit coffret. Lorsqu'un jour des mercenaires Sarrasins à la solde de l'Empereur s'attaquent au Monastère, elle se fait conduire à la porte avec le coffret contenant l'hostie, et elle prie. On raconte que tout à coup les assaillants déguerpirent, plus vite que s'ils avaient vu le diable en personne ! Un autre fait analogue se produisit lorsque la Cité d'Assise fut assiégée : A la prière des Sœurs, la ville est délivrée. De nombreux miracles sont attribués à Claire, déjà de son vivant. Guérisons multiples : Ses propres Sœurs, mais aussi des gens des alentours qu'on lui amène. Toujours, elle trace sur le malade le signe de la croix, car c'est un Autre qui agit à sa prière. François lui envoie un jour un Frère devenu fou furieux. Elle prie, trace sur son front le signe de la croix, et le laisse dormir un moment au lieu même où elle prie habituellement. A son réveil, il est tout à fait guéri.

Son sujet de contemplation restera toujours le même, c'est le Christ. Elle ne cesse pas de s'extasier du fait que le Dieu Très-Haut, qu'on redoutait plutôt, se soit fait le Très-Bas et le Tout-Proche en Jésus. Plusieurs anecdotes témoignent de cet émerveillement : Une nuit de Noël, alors que, malade, elle doit rester au lit, elle entend tout à coup les chants, non pas de ses sœurs, mais des Frères Mineurs, situés beaucoup plus loin ! Ebahie, elle voit même le déroulement de la célébration comme si elle y était. Ce fait lui valut d'être nommée patronne de la télévision !

La Passion de Jésus habite aussi sa prière, non pas par dolorisme, mais parce que dans le don de Sa vie, Il a manifesté au plus haut degré son Amour pour nous (On se souviendra qu'elle s'est enfuie le jour des Rameaux). Cette contemplation l'absorbe tellement qu'elle reste une fois assise au bord de son lit, une nuit et un jour, étrangère à toute sensation.

Alitée de longues années, elle confectionne des corporaux qu'elle envoie porter aux prêtres des environs. Comme François, elle veut que l'Eucharistie soit dignement célébrée !

Claire ne se lasse pas d'entendre parler de son Seigneur. Sur son lit de mort, apercevant Frère Genièvre qu'elle aimait beaucoup, elle lui lance : *alors, mon frère, qu'as-tu à me dire de neuf sur*

Dieu ? Quelle fraîcheur de cœur ! Elle n'hésitera pas à entreprendre la grève de la faim lorsque le pape voulut interdire aux frères de venir prêcher sans son autorisation !

Sans être elle-même une savante, Claire avait cependant plaisir à entendre un sermon bien composé ; elle savait que sous l'écorce des mots se cache une amande qu'elle appréciait avec finesse et savourait avec délice. Elle avait l'art de tirer du sermon de n'importe quel prédicateur ce qui pouvait profiter à son âme, sachant se montrer aussi habile pour cueillir une fleur sur un buisson d'épines que pour atteindre aux fruits d'un arbre bien cultivé.

Le pape Grégoire IX prit un jour une mesure interdisant à tout frère mineur l'accès des monastères de clarisses sans sa permission expresse. Claire, considérant que ses filles ne recevraient plus que très rarement désormais la parole de Dieu qui était le pain de leur âme, s'écria en gémissant : "Eh bien! qu'il les enlève donc tous, puisqu'il nous prive de ceux qui nous procurent la nourriture de Vie!" Et aussitôt elle renvoya au Ministre tous les frères, refusant de garder les quêteurs qui apportaient le pain du corps, puisqu'elle ne pouvait plus garder ceux qui l'approvisionnaient en nourriture pour l'âme. A cette nouvelle, le pape revint sur sa défense, et remit toute l'affaire entre les mains du Ministre général. (ibid.)

On mesure ici la détermination de la jeune femme. Cette attitude n'est ni caprice ni anarchie. Parmi les nombreux mouvements de pénitents qui naissent à cette époque, l'Ordre Franciscain et celui des Dominicains se distinguent par leur désir de communion à l'Eglise et à ses représentants, convaincus que la Révélation passe par là, au-delà de toutes les limites humaines qui constituent l'Institution. Les relations qui unissent François et Claire aux autorités ecclésiastiques sont d'ailleurs touchantes de respect, d'admiration, d'affection... Cet extrait d'une lettre du Cardinal Hugolin (futur Pape Grégoire IX) en témoigne :

A sa très chère sœur dans le Christ, à celle qui est la mère du salut de son âme, à Dame Claire, servante du Christ,

Hugolin, évêque d'Ostie, misérable et pécheur, se recommande lui-même, avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être.

Sœur bien-aimée dans le Christ. Depuis l'heure où les devoirs de ma charge m'ont contraint de rentrer chez moi, d'interrompre nos entretiens, et de m'arracher à cette joie qui était un vrai trésor du ciel, mon cœur reste noyé d'amertume, je verse des larmes et une immense douleur m'accable. Et si je n'avais trouvé aux pieds de Jésus les consolations dont son amour est coutumier, je serais demeuré, je le crains bien, broyé, l'esprit défaillant et l'âme sans aucun ressort.

Ils ont donc toujours trouvé auprès des Prélats appui et protection. Mais - et c'est un peu paradoxal - François se démarque des Ordres précédents par une vision positivement critique de l'autorité. Souvent dans ses écrits il insiste sur le fait qu'on ne peut ni ne doit obéir *contre son âme*. Claire reprend cette idée et se battra jusqu'au bout pour pouvoir vivre authentiquement sa vocation. Lors d'un Concile, on avait décrété qu'on ne pourrait plus écrire de nouvelles Règles. Il y avait celle de St Benoît pour les moines et celle de St Augustin pour les Ordres apostoliques, cela devait suffire. François avait obtenu l'approbation de la sienne juste avant ce décret. (St Dominique dut adopter celle de St Augustin). Claire veut vivre la forme de vie Franciscaine, mais on veut lui donner celle de St Benoît puisqu'elle vit dans un Monastère. Elle se battra jusqu'au bout pour que soit maintenu le lien avec l'Ordre des Frères Mineurs. On lui propose diverses constitutions pour adapter la Règle de Benoît à son style de vie. Rien n'y fait. Lasse, elle écrit sa propre règle, ce qu'aucune femme n'avait fait jusqu'alors, tissant en quelque sorte les fils des diverses législations proposées, tordant un peu certaines citations jusqu'à leur faire parfois dire carrément le contraire que dans leur contexte original. Elle brode une ou deux choses de son crû, et, au centre, insère l'essentiel de la Règle de François. L'ensemble est bien une œuvre de liberté et de créativité ! On ne lira pas ce texte, trop long et un peu fastidieux de prime abord, mais on retrouvera l'essentiel dans son Testament qu'elle écrivit dans l'incertitude de l'approbation de sa Règle. On m'a fait remarquer récemment que dans l'histoire des législations d'Ordres, François et Claire constituent un cas

unique en y mentionnant des faits autobiographiques, fondant ainsi leur spiritualité sur une expérience humaine.

La pauvreté, le refus de toute forme de possession qui assureraient des revenus au Monastère est l'un des points sur lequel elle se bat ferme, s'en remettant totalement à la Providence. C'est aussi le point sur lequel on tentera de la dissuader, avec d'ailleurs de bonnes intentions. Pour ériger un Monastère, il fallait normalement qu'il soit doté de suffisamment de ressources, terres ou autres, pour assurer sa subsistance. Trois siècles plus tard, Thérèse d'Avila rencontrera les mêmes écueils et s'appuiera sur l'exemple de Claire.

Celle-ci devra attendre ses derniers jours pour voir sa Règle confirmée, alors, en attendant, elle demandera au Pape un petit privilège :

Elle disait souvent à ses sœurs et leur enseignait que leur communauté ne serait agréable à Dieu que si elle était riche de pauvreté, et encore que l'Ordre n'avait de chance de durer que s'il s'abritait derrière la pauvreté comme derrière un rempart. Elle les exhortait à imiter, dans leur petit nid de pauvreté, le Christ qui avait été pauvre : le Christ que sa mère, petite pauvre elle aussi, avait couché, nouveau-né, dans une crèche étroite. C'était ce souvenir de la pauvreté du Christ qu'elle entretenait constamment en elle pour protéger son âme de toute infiltration des soucis terrestres. Tel était, pour ainsi dire, le joyau d'or pour lequel elle avait fait de son cœur un écrin.

Ne voulant pour son Ordre d'autre revenu que la pauvreté, elle sollicita du Pape Innocent III le privilège de vivre en pauvreté. Le grand pontife félicita d'abord la vierge pour ses aspirations si généreuses, mais lui fit remarquer que c'était là une idée extraordinaire : pareil "privilège" n'avait jamais été sollicité du Siège Apostolique. A cette demande sans précédent il répondit, tout en riant bien fort, par une faveur sans précédent : de sa propre main il rédigea la minute du privilège sollicité.

Le Pape Grégoire IX, pontife vénérable par ses mérites et vraiment digne de la chaire qu'il occupait, aimait la sainte comme un père son enfant. Il voulut un jour, à cause des malheurs et de l'insécurité des temps, la persuader d'accepter quelques propriétés, qu'il proposait d'ailleurs de lui procurer lui-même. Elle résista avec énergie et refusa catégoriquement. Le Pape lui dit : "Si c'est votre vœu de pauvreté qui constitue le seul obstacle, j'ai le pouvoir de vous en tenir quitte". - "Très saint Père, lui répondit-elle, jamais je ne désirerai qu'on me tienne quitte du bonheur de suivre le Christ !"

Elle recevait avec joie les petits morceaux de pain ou les restes de nourriture mendiés par les frères quêteurs. Recevoir des pains entiers la mettait mal à l'aise : elle leur préférait les restes ou les croûtons. Bref, elle s'appliquait par sa parfaite pauvreté à imiter le Christ pauvre, afin qu'aucun objet destiné à périr ne pût séparer la fidèle amante de celui qu'elle aimait, ni empêcher sa course vers son Seigneur. (ibid.)

Dans ce dénuement extrême, les Sœurs apprennent la confiance : Les Frères quêtent pour elles quoiqu'il semble qu'à certains moments, les Sœurs elles aussi s'en allaient à la quête. Lorsque parfois le fruit de celle-ci est trop maigre, Claire ne se démonte pas : Un jour, elle ordonne à une sœur de couper 50 parts soit une pour chacune, dans un tout petit morceau de pain. Miracle, toutes mangèrent à leur faim ! Une autre fois, c'est l'huile qui manque ; Claire lave la cruche de ses mains et fait appeler le Frère quêteur. Un fois arrivé, il bougonne : *Ces femmes se sont moquées de moi, la jarre est pleine !*

François avait promis de prendre toujours soin, par lui-même ou par ses Frères de cette *petite plantation*. Mais il ne l'a fait qu'après avoir en quelque sorte mis à l'épreuve Claire et ses lères compagnes. Au départ, il semble quelque peu embarrassé de ces femmes qui veulent le suivre. Lui qui n'a jamais projeté de fonder un Ordre, il doit déjà légiférer pour *les Frères que Dieu lui a donné*, comme il le dit, et voilà que Dieu lui donne des Sœurs ! Dans un 1^{er} temps, on l'a vu, il ne songeait pour Claire - comme pour lui-même au départ - qu'à *une vie en pénitence* comme on disait alors, une sorte de prise de distance avec les biens d'ici-bas, de consécration privée en quelque

sorte. Dans ce but, il la confie au Monastère de St Paul-les Abesses. On ne le voit pas intervenir devant les assauts de la famille de la jeune Claire. Il pense son travail accompli... Mais la jeune fille ne l'entend pas de cette oreille, et sans doute, le Seigneur non plus !

François constate bien vite que Claire et ses Soeurs ne craignent ni l'insécurité ni le mépris, et sont prêtes à tout affronter pour suivre le Christ pauvre. Son affection redouble pour elles, et dès lors, leurs relations se tissent de respect, de tendresse, d'admiration réciproque, de prudence aussi. François envoie à Claire de nouvelles recrues, des malades à soulager, il lui demande conseil en cas de dilemme, comme cette fois où il pensait devoir se retirer définitivement en ermitage... La réponse de Claire concorde avec celle de Frère Sylvestre, homme très spirituel que François avait aussi consulté : les hommes ont encore besoin de sa parole et de son exemple !

François visite et exhorte les Sœurs, puis il nomme un « visiteur » pour continuer cette mission, et demande qu'il en soit toujours ainsi. Toutefois, ses visites ne sont pas toujours aussi fréquentes que Claire le souhaiterait ! Elle doit parfois l'inviter avec un peu d'insistance. Un jour elle émet même un souhait un peu particulier : Le chapitre vaut la peine d'être lu !

Quand saint François demeurait à Assise, il visitait souvent sainte Claire et lui donnait de saints enseignements. Et elle avait un désir extrême de manger une fois avec lui et elle l'en priait souvent, et jamais il ne voulait lui accorder cette consolation. Ce pourquoi ses compagnons, voyant le désir de sainte Claire, dirent à saint François : « Père, il nous semble que cette rigueur n'est pas selon la divine charité, de ne pas vouloir exaucer sœur Claire, vierge si sainte et aimée de Dieu, dans une chose aussi petite que de manger avec toi, et surtout si tu considères qu'à ta prédication elle a abandonné les richesses et les pompes du monde. En vérité, si elle te demandait une faveur encore plus grande que celle-là, tu devrais l'accorder à ta petite plante spirituelle. » Alors saint François répondit : « Vous semble-t-il que je doive l'exaucer ? » Et ses compagnons : « Oui, père, c'est une chose juste que tu lui accordes cette consolation. » Saint François dit alors : « Puisqu'il vous le semble, il me le semble aussi. Mais pour qu'elle soit plus consolée, je veux que ce repas se fasse à Sainte-Marie des Anges : parce qu'il y a longtemps qu'elle est recluse à Saint-Damien, ce lui sera une joie pour cela de revoir un peu le couvent de Sainte-Marie, où elle eut les cheveux coupés et fut faite épouse de Jésus-Christ ; nous y mangerons ensemble au nom de Dieu. »

Le jour choisi étant donc arrivé, sainte Claire sortit du monastère avec une compagne, et, escortée des compagnons de saint François, elle vint à Sainte-Marie des Anges. Après qu'elle eut salué pieusement la Vierge Marie devant son autel, où elle avait eu les cheveux coupés et avait reçu le voile, ils la menèrent voir le couvent jusqu'à ce qu'il fût l'heure du repas. Pendant ce temps, saint François fit préparer la table à même la terre, comme il était accoutumé. Et l'heure du repas venue, ils s'assirent ensemble, saint François et sainte Claire, et l'un des compagnons de saint François avec la compagne de sainte Claire : puis tous les autres compagnons prirent humblement place à table. Et au premier mets, saint François commença à parler de Dieu avec tant de suavité, avec tant d'élévation, si merveilleusement, que la grâce divine descendant sur eux en abondance, ils furent tous ravis en Dieu.

Et pendant qu'ils étaient ainsi ravis, les yeux et les mains levés au ciel, les gens d'Assise et ceux de la contrée environnante voyaient que Sainte-Marie des Anges, et tout le couvent, et le bois qui était alors à côté du couvent, étaient en train de brûler complètement, et il leur semblait qu'un unique brasier occupait la place et de l'église et du couvent et du bois. Ce pourquoi ils coururent là en grande hâte pour éteindre le feu, croyant fermement que tout brûlait. Mais arrivés au couvent et voyant que rien ne brûlait, ils y pénétrèrent et trouvèrent saint François avec sainte Claire et tous les compagnons ravis en Dieu dans la contemplation, et assis autour de cette humble table. D'où ils comprirent avec certitude que c'était là un feu divin et non matériel, que Dieu avait fait apparaître miraculeusement, pour montrer et représenter le feu du divin amour, dont brûlaient les âmes de ces saints frères et saintes moniales ; aussi partirent-ils le cœur rempli d'une grande consolation et saintement édifiés.

Puis, après une longue durée, saint François et sainte Claire revinrent à eux en même temps que les autres, et se sentant bien réconfortés par la nourriture spirituelle, peu se soucièrent de la

nourriture corporelle. Et ce repas béni ainsi terminé, sainte Claire revint bien accompagnée à Saint-Damien. (Fioretti15)

1225 : C'est à l'occasion d'une de ses visites que François, déjà malade, est un jour contraint de rester à St Damien. On lui construit une petite hutte dans le jardin et on prend soin de lui. C'est là que, souffrant et presque aveugle, harcelé par les souris, il compose son Cantique de Frère Soleil qui célèbre toutes les créatures à commencer par l'astre du jour, puis ceux de la nuit ... Est-ce un hasard, si lorsqu'il parle des étoiles, il les qualifie de **claires ?** : *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur lune et les étoiles, dans le ciel tu les as formées claires, précieuses et belles.*

A cette même époque, il composa aussi un chant, *paroles et musique, pour la consolation des Pauvres Dames...* Le Frère chargé de porter le message devait-il le leur chanter ? En tout cas, voilà une façon bien courtoise de témoigner son affection !

1226 : Mais la santé de François se détériore, quelques temps plus tard, le voilà mourant. Les Sœurs se désolent à l'idée de ne plus revoir son visage. Il prédit alors qu'une fois encore elles le reverront. En effet, après son décès, alors qu'on l'emporte pour l'ensevelir, le cortège mortuaire fait un crochet par St Damien et les voilà à la fois tristes et joyeuses de pouvoir rendre un dernier hommage à celui à qui elles doivent tant. Sûrement, elles font siennes les paroles que François a adressé à ses Frères avant de mourir : *J'ai accompli ma mission, que Dieu vous donne d'accomplir la vôtre !*

La santé de Claire, on l'a vu est aussi précaire, mais cela n'entame en rien sa joie renouvelée de contempler le Christ avec ses Sœurs dans la pauvreté la plus radicale. Elle vivra encore 27 ans, durant lesquels l'Ordre va se développer, essaimer en Italie bien sûr mais aussi en Espagne, France, Pologne, Moravie, Bohême, Slovaquie... Sa lutte pour l'identité Fraciscaine de ces communautés va s'intensifier après la disparition du Fondateur. Elle mourra finalement âgée de presque 60 ans, ce qui est vieux pour l'époque ! François n'avait pas atteint les 45 ans.

Avant de mourir, elle a la joie d'être visitée personnellement par le Pape Innocent IV, puis, lorsqu'elle se trouve à toute extrémité, de recevoir de sa main l'approbation de la Règle qu'elle a écrite. Ses derniers instants sont marqués par la sérénité et la joie qui l'ont toujours caractérisée. Non seulement elle réclame à Frère Genièvre du neuf sur le Seigneur, mais elle remercie et bénit ceux qui l'ont aidé durant sa vie, console ses Sœurs éplorées, les exhortant à demeurer fidèle à la pauvreté. A ceux qui plaignent ses grandes douleurs, elle répond que depuis qu'elle a connu la grâce du Christ, rien ne lui a jamais paru insupportable.

S'adressant alors à elle-même, Claire dit à son âme : "Pars en toute quiétude, car tu as un bon guide pour la route ; pars, car Celui qui t'a créée t'a aussi sanctifiée ; il t'a toujours gardée et aimée d'un tendre amour, comme une mère aime son fils !

Sois béni, Seigneur, toi qui m'as créée!"

Une sœur lui demanda à qui elle s'adressait ; Claire répondit : "A mon âme bénie".

1253 : Le 11 août, Claire rejoint pour toujours Celui qu'elle a passionnément aimé.

Lors de ses funérailles, le Pape en personne officie, et se risque à quelques fantaisies liturgiques : au lieu de prendre le commun des défunts, il entonne allègrement le commun des vierges, proclamant par là la sainteté de Claire. Un Cardinal lui tire la manche et lui fait remarquer qu'il serait plus prudent de faire les choses dans le bon ordre... Qu'à cela ne tienne ! On chante donc une messe d'enterrement et le procès de canonisation démarre peu après, sans aucune peine d'ailleurs. Les miracles pleuvent et les témoignages abondent, soulignant la sainteté de vie de celle qui s'était fait tout à tous, aimée des petits comme des puissants, et dont la lumière avait réjoui non seulement toute la contrée et bien au-delà. Déjà dans toute l'Europe, 150 Monastères se réclament d'elle.

En 1255 Claire est Canonisée et devient ainsi lumière pour le monde.

Je voudrais conclure en lisant l'extrait du discours de Nelson Mandela, qui me semble illustrer la vie de Claire. (Texte feuille programme)

II Sa spiritualité

D'après ses écrits :

- Dans son **testament**, Claire résume l'essentiel de ses convictions, dans l'incertitude de l'approbation de sa Règle.
- Ses **lettres** à Agnès de Prague : Ecrites sur presque 20 ans - de 1234 à 1252 -, elles connaissent une progression. Dans la 1^{ère}, Claire s'adresse à une princesse et la vousoie. Elle se réjouit de son choix et l'encourage. Puis le ton devient à chaque fois plus chaleureux et intime, elle félicite Agnès de ses progrès, la conseille et répond à ses questions. Le style peut surprendre, il est d'un autre âge et d'un autre milieu, et de surcroît truffé d'allusions bibliques qui peuvent dérouter si on n'en connaît pas la source ! Mais le fond témoigne d'une expérience intense de la présence agissante de Dieu dans nos vies.

Petit commentaire :

Claire est une femme **libre et docile**. Le terme docile revient dans les témoignages du procès pour caractériser son enfance. Est-ce petite fille soumise qui s'est rebellée ? Pas du tout, une belle continuité se dégage de sa vie. Claire obéit, au sens étymologique du terme : *écouter avec attention*. Elle écoute sa mère, Dieu, François, ses Sœurs, les événements... Elle se laisse façonner, elle imite sans copier. Elle utilise le thème du miroir, très courant au Moyen Age, pour définir les relations. Sa spiritualité est tissée de relations, de **médiations**. On ne va pas à Dieu seul et par soi-même, parce que nous sommes un Corps en Jésus. Elle invite ses Sœurs à devenir des modèles pour les autres, non parce qu'elles sont meilleures, mais parce qu'elles montrent un Autre, chacune à sa façon. On trouve cette dynamique dans le Testament, comme un grand jeu de miroirs : Les sœurs regardent Claire qui regarde François qui regarde Jésus qui s'est fait le chemin vers Dieu... Et elles deviennent modèles. Mais Claire, on l'a vu, a fait autre chose que la piété « socialement correcte » de sa mère. Elle a aussi vécu différemment de François sans cesser de se réclamer de lui. Elle a été à l'écoute des besoins profonds de l'Eglise, dans l'amour et le respect, mais n'a pas hésité à résister de front à ses représentants au nom de ce qui lui semblait essentiel, et conseille à d'autres d'en faire autant, on le verra dans ses lettres. Pour autant, Claire et François vont défendre l'Eglise et ses ministres, la dignité et la validité des sacrements, à l'heure où tout cela était terriblement attaqué de toutes parts par les mouvements religieux.

Elle est **douce et déterminée**. Encore un paradoxe. On se souvient avec quelle force elle désencombrait la porte obstruée de pierres et de poutres lors de sa fuite... Peut-être est-ce une image de toute sa vie. Avec patience et fermeté, elle ne laisse *aucun obstacle entraver sa route*... « *Ce que tu tiens, tiens-le bien !* » Ecrit-elle à Agnès de Prague.

Mais Peut-être faut-il présenter cette Agnès de Prague, à ne pas confondre avec Agnès d'Assise, Sœur de Claire : Fille du Roi de Bohême, Agnès est fiancée très tôt, comme cela se faisait à l'époque. Dès le berceau les filles de noble condition étaient promises, car cela servait à tisser des alliances politiques. Le Roi d'Angleterre demande sa main. Elle devait finalement épouser l'Empereur d'Allemagne, et va courtoisement décliner l'offre. Impressionnée par l'exemple de sa cousine Elisabeth de Hongrie, qui a renoncé à tous ses biens pour fonder un hôpital, Agnès entend

parler de Claire par les Frères Mineurs qui répandent sa réputation un peu partout. Elle fonde un Monastère qui se rattache à St Damien et partagera les luttes de Claire. On a encore une lettre du Pape qui lui concède le Privilège de Pauvreté. On a perdu les lettres d'Agnès, mais on en a conservé 4 que Claire lui adressa et qui révèlent la **chaleur** de leur relation, et qui nous dévoilent encore un peu la vie spirituelle de Claire.

Claire est une femme, certes, et **noble** en plus. Son style est beaucoup plus lettré et raffiné que celui de François. Elle utilise l'imagerie de la coquetterie féminine pour évoquer ses rapports avec le Christ : miroirs, fleurs, bijoux, étoffes, parfums, tout y passe ! Elle qui a renoncé à tout cela montre que son modèle vivant est désormais le Christ. Elle contemple sa vie, de la crèche à la croix, et apprend dans ce miroir comment se faire un peu plus belle chaque matin. Ces thèmes de l'Incarnation, de la passion, de l'Eucharistie, présence vivante de Jésus qu'elle garde auprès d'elle, elle les partage avec François. Mais si chez lui tout remonte sans cesse à la source Trinitaire, elle reste obstinément fixée sur le visage du Christ par qui Dieu s'est rendu visible. Ils se rejoignent profondément, mais avec des accents différents. Claire est plus **Christocentrique**. Sa spiritualité est **nuptiale**. Le Christ épouse l'humanité en devenant homme. Claire accueille ce don d'amour au nom de tous ses frères et sœurs humains.

Claire est **femme**, dans sa bénédiction elle double 5 fois des les termes qui pourraient se suffire à eux-mêmes comme généralité : quand on dit *tous les saints*, on pense aussi *les saintes*... Mais quitte à alourdir le texte, elle ajoute systématiquement : *les saints et les saintes, les serviteurs et les servantes, les hommes et les femmes, un père ou une mère spirituelle*... Elle est la 1^{ère} femme à avoir écrit un Règle pour des femmes.

On peut encore ajouter une note qu'elle partage pleinement avec François, mais pas avec la majorité des nouveaux mouvements religieux de l'époque, et qui a sûrement contribué au succès de leur Ordre et à leur rayonnement jusqu'à nos jours : c'est leur **vision positive** du monde.

C'est l'époque des Cathares, un mouvement hérétique qui professe un profond dualisme. Le dualisme est un peu une tentation de tous les temps, que le Christianisme essaie d'éviter tant bien que mal. Il y aurait, d'une part, le monde de l'Esprit qui est bon, et de l'autre la matière qui nous emprisonne et nous éloigne de Dieu. On se méfie alors de tout ce qui touche au corps, aux réalités concrètes... Mais la doctrine de l'Incarnation dit tout le contraire ! Dieu a créé le monde et l'assume en Jésus. L'homme est UN, corps, âme et esprit... Quand St Paul parle du *péché de la chair*, c'est de l'orgueil de l'homme qui ne se fie qu'à lui-même qu'il parle, Et pas d'autre chose !

Mine de rien, François lance une bombe avec son *Cantique des créatures*. Il considère tout et tous comme enfants de Dieu puisque sorti de ses mains. **Confiance, bienveillance et respect** envers chacun quel qu'il soit marquent leur attitude à tous les deux. A l'époque de l'écologie, du dialogue interreligieux, de la démocratie, cela résonne bien !

Claire, à St Damien, n'avait pas l'occasion de prêcher aux oiseaux ou de convertir les loups, mais on raconte une anecdote à propos d'une petite chatte qui lui aurait apporté un napperon qu'elle réclamait, alors alitée, et que ses Sœurs avaient oublié !

Lorsque les Sœurs allaient quêter, elle leur recommandait d'admirer en route les arbres et les fleurs... et aussi les hommes ! Et de **louer Dieu pour toutes ses créatures**. On est bien loin de pieuses filles qui marchent les yeux baissés !

Claire, enfin, est femme de **bénédition**. C'est une femme heureuse. Elle bénit les hommes, les femmes, ceux qui ont été, ceux qui sont, ceux et celles qui viendront... Elle bénit Dieu, la Création, ses Sœurs, son âme, sa vie. Elle vit et meurt en bénissant : sa vie est un chant de louange. Elle s'émerveille de tout, particulièrement des dons de Dieu, et le plus grand : *le don de sa vocation*. Qu'est-ce que ça veut dire au juste ? Qu'elle se félicite d'être religieuse, contrairement à d'autres ? Non. Elle jubile de ce que Dieu ait pour chacun de nous un projet de vie, d'amour, et qu'il nous donne à tout instant la grâce de trouver et de suivre ce chemin...

On le verra tout particulièrement dans ses lettres à Agnès de Prague.